Carnets

Revue électronique d'études françaises de l'APEF

Deuxième série - 21 | 2021

Arts du vin

Le Polar a le vin triste

Pierre-Michel Pranville

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/carnets/12699>

DOI : 10.4000/carnets.12699

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Référence électronique

Pierre-Michel Pranville, « Le Polar a le vin triste », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 21 | 2021, mis en ligne le 31 mai 2021, consulté le 01 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/12699> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.12699>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juin 2021.

Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

Le Polar a le vin triste

Pierre-Michel Pranville

- 1 La relation à l'alcool de la littérature policière française renvoie plus vers les effets de la consommation sans modération qu'il n'accompagne la dégustation d'un premier cru au beau milieu d'un vignoble renommé. Nous évoquerons rapidement cette littérature viticole adossée à un roman policier d'enquête, régionaliste, qui dessine une carte naturaliste des vins français. Avant tout, nous rechercherons pourquoi le polar a-t-il en France majoritairement fait le choix de l'alcool qui dérègle plutôt que celui du vin qui exalte ?
- 2 Une première explication se trouve dans l'influence exercée par le roman noir américain. La prohibition de 1920 à 1933 a encouragé l'apparition d'affaires de trafic d'alcool dans les romans policiers, et l'addiction des détectives. La bouteille de whisky fait partie des accessoires du privé. L'alcool l'accompagne, excitant ses capacités déductives ou au contraire accélérant sa déchéance. Mais c'est une réponse très incomplète. Simenon raconte la société des années 1950, il souligne l'omniprésence de l'alcool dans les rites sociaux : le bistrot (le petit blanc à la place du café matinal) est un décor récurrent des enquêtes du commissaire Maigret comme dans *Maigret et le marchand de vin* (1970). L'alcool marqueur d'une appartenance sociale à une communauté est aussi représenté dans *Jusqu'à plus soif* de Jean Amila (1962) et très récemment dans *Ah, les braves gens* de Franz Bartelt (2019). Dans le roman noir, l'alcool est majoritairement lié à l'approche de critique sociale que porte le sous-genre à partir des années 1960. Après 1968, il dénonce une société injuste et corrompue, dans le sillage du Néo-polar¹. De nombreux personnages du polar passent de l'alcoolisme mondain à l'éthylisme, ils intéressent les romanciers parce qu'ils décrochent socialement, et sont victimes de leur dépendance comme dans *Delirium* de Boileau-Narcejac (1970), *La mariée rouge* d'Hervé Jaouen (1979), et *Bunker Parano* de Georges J. Arnaud (1998). Le polar aurait-il le vin triste à ce point ? Trois romans nou.00s livrent des amateurs éclairés qui sont des épicuriens, des personnages qui n'ont pourtant rien en commun et qui sont hôtes de textes très différents : *Misson à Haut-Brion* de Jean-Pierre Alaux et Noël Balen (2004), *Total Khéops* de Jean-Claude Izzo (1995) et *Tirez sur le caviste* de Chantal Pelletier (2017).

- 3 Quelle est la place de l'alcool dans ce corpus de 9 romans d'enquête, noir ou d'angoisse et de suspense couvrant une période de presque soixante ans ? Comment les vins, le whisky, le cognac, le porto et même la bière imprègnent-ils les protagonistes et les univers construits par les auteurs ? Ces textes le plus souvent noirs sont généralement des romans de la victime et les *happy ends* y sont rares. Le polar francophone n'a pas vraiment le vin gai. Nous aborderons notre étude par les enquêteurs épicuriens d'un vin plaisir, nous poursuivrons avec l'alcool social et nous terminerons par les descentes aux enfers.

Le vin plaisir

- 4 *Mission à Haut-Brion* est l'un des 25 romans d'une série intitulée par Noël Balen et Jean-Pierre Alaux, leurs deux auteurs bordelais, *Le sang de la vigne*, image facile convoquant le crime et le vin, voire le Sacré, sous sa couleur rouge. Il est l'exemple type de nombreux romans régionalistes d'enquête dont les intrigues transparentes se déroulent dans à peu près tous les vignobles de France. Benjamin Cooker, œnologue respecté, est appelé chez un vigneron du Haut-Brion dont les cuves sont corrompues. Le récit qui se déroule de façon rigoureusement chronologique est très documenté sur la chimie du vin : ces explications pour experts sont nombreuses et alourdissent le texte. Plus épicurien, voici l'avis de l'assistant de l'œnologue sur un Haut-Brion, grand cru de Graves :

Le garçon s'exécuta avec un plaisir qu'il put difficilement dissimuler :

- Une belle complexité ; surtout les tanins qui sont très présents. Plutôt surprenants, mais pas agressifs...

Cooker se taisait tout en savourant sa lamproie.

- La sensation en bouche est très souple, poursuivait Virgile, et pourtant c'est un peu granuleux.

- Bien vu, c'est typique du Haut-Brion ! A la fois ferme et soyeux, Sinon, quoi d'autre ?

- On est sur des fruits sauvages il y a des notes de baies noires... de la mûre et du cassis.

- C'est pas faux, acquiesça Benjamin ; on perçoit aussi le noyau de cerise sur la longueur. Vous ne trouvez pas ? (Balen & Alaux, 2004 : 19)

- 5 Plaisir, le mot est tout de même lâché. L'expertise n'exclut pas le plaisir. Ce savoir boire qui est ici professionnel, est partagé par un groupe social très fermé composé de propriétaires-récoltants et de connaisseurs bordelais. Il est leur identité, leur hostie commune.
- 6 L'univers de *Total Khéops* est complètement différent. Ce roman très noir est le premier d'une trilogie majeure du roman policier français dont le principal acteur est la ville de Marseille. Le titre *Total Khéops* a été inventé par le rappeur Akhenaton et signifie la grande pagaille. L'inspecteur Fabio Montale aime son cabanon perché au-dessus de la Méditerranée, les femmes, la cuisine. Montale aime aussi le vin, et les alcools. Ces derniers ont parfois d'autres pouvoirs comme celui d'apaiser après une émotion forte, de gommer des morceaux de passé :

Il tremblait. Il freina devant le premier bistrot, boulevard de la Corderie. Comme un automate, il mit la chaîne de sécurité, enleva le casque. Il avala un cognac. Il sentit la brûlure descendre au fond de lui. Le froid reflua de son corps. Il se mit à transpirer. Il fila aux toilettes pour enfin vomir. Vomir ses actes et ses pensées. Vomir celui qu'il était. Qui avait abandonné Manu. Qui n'avait pas eu le courage

d'aimer Lole. Un être en dérive. Depuis si longtemps. Trop longtemps. Le pire, c'est sûr, était devant lui. Au deuxième cognac, il ne tremblait plus. Il était revenu de lui-même (Izzo, 1995 : 38).

- 7 Plus loin, le pastis relaiera le cognac, souvent après un coup dur. Parce que Fabio Montale n'est pas un alcoolique. Les vins qu'il choisit sont des références locales : un Côte de Provence du mas Grenel, un rosé du Rousset, un autre de Saint-Cannat, un Cassis blanc. L'inspecteur est un amateur exigeant. Ces vins célèbrent un moment précis et ils constituent un fil rouge qui relie des moments intimes, d'amitiés partagées, de plaisir, de communion, des moments exfiltrés du temps du chaos-khéops dans lequel baigne la ville. Roland Barthes écrit dans *Mythologies* :

Savoir boire est une technique nationale qui sert à qualifier le Français, à prouver à la fois son pouvoir de performance, son contrôle et sa sociabilité. Le vin fonde ainsi une morale collective, à l'intérieur de quoi tout est racheté : les excès, les malheurs, les crimes sont sans doute possibles avec le vin, mais nullement la méchanceté, la perfidie ou la laideur ; le mal qu'il peut engendrer est d'ordre fatal, il échappe donc à la pénalisation, c'est un mal de théâtre, non un mal de tempérament (Barthes, 1957 : 25).

- 8 Dans *Tirez sur le caviste* de Chantal Pelletier, « le mal est d'ordre fatal ». Voilà un polar noir parodique, cynique, violent et totalement amoral, mais il est proche des deux premiers titres par le *savoir boire* des personnages. C'est un court roman - ou une longue nouvelle - de 79 pages, divisées en deux grands chapitres. Dans le premier, le point de vue est celui de Ledoux, propriétaire récoltant qui produit du vin de Bourgogne. Dans le second, Aline, engagée comme cuisinière par Ledoux, livre sa version des événements vécus en commun avec son patron. L'univers est construit autour du vin : l'unité de production dont les fûts vieillissent aussi quelques cadavres. La tonalité parodique est évidente si l'on compare cette dégustation-ci à celle du Haut-Brion :

Elle a trouvé le Croze pas mauvais, robuste, un sept ans d'âge qui avait de beaux genoux sous sa robe, elle s'y connaît, Vanessa, c'est son truc, une vraie pro capable, quand elle veut, de causer comme un livre, légère sécheresse en finale en raison du boisé, (...) et on a fini la bouteille qui était vraiment bonne, un goût de cassis et de fleurs confites qui vous donnaient l'envie d'y revenir (Pelletier, 2013 : 47).

- 9 Le commentaire d'Aline portant sur la bouteille de Crozes Ermitage, volé chez le caviste qu'elle a braqué avec sa compagne Vanessa, est moins canonique, mais il dénote une sureté de choix - un Crozes ! - dont la dégustation est pour elles extatique. Aline et Vanessa sont des épicuriennes, totalement : en cuisine, en vins, en alcools et en sensualité.

L'alcool social

- 10 Trois grands auteurs du roman policier se rejoignent dans la représentation sociale de l'alcool : dans le monde parisien des années 1950 pour Simenon, et dans deux communautés villageoises pour Jean Amila et Franz Bartelt. Il ne s'agit plus du *savoir boire* de Roland Barthes mais de *devoir boire*, comme une obligation sociale et une carte d'identité. Le vin dans tous les Maigret, la goutte - le Calvados clandestin - chez Amila, et la bière chez Bartelt sont des facteurs d'intégration au groupe.
- 11 Dans *Maigret et le marchand de vin*, ce n'est pas l'univers des chais du quai de Bercy où travaillait la victime, Chabut, négociant en vins de consommation courante, qui retient l'attention mais plutôt le poids culturel de l'alcool dans la vie de tous les jours. Dans

l'équipe du commissaire, on se désaltère au petit vin blanc, jamais avec un verre d'eau. Commander de l'eau au zinc d'un bistrot est une atteinte inconcevable à l'image de l'homme viril, qui plus est du policier. Quand Maigret rend visite au père de la victime, il ne refuse pas les petits marcs qu'on lui propose : « Il remplissait les deux verres, vidait le sien, le regard toujours fixe. Maigret buvait, lui aussi, et quelques instants plus tard il reprenait place dans l'auto » (Simenon, 1970 : 32). L'alcool partagé, propice aux confidences, est souvent plus efficace qu'un interrogatoire musclé.

- 12 Maigret est enrhumé, alors, au comptoir, le rhum aux vertus curatives remplace le petit blanc, et pour accompagner le repas roboratif préparé par son épouse « il n'avait bu que deux verres de Bordeaux » (Simenon, 1970 : 82) parce qu'il n'est pas en forme. Sa femme ajoute : « - Prends donc une aspirine avant de partir. Docilement, il en prit une puis, pour en faire passer le goût il se versa un tout petit verre de prunelle d'Alsace que leur envoyait sa belle-sœur (Simenon, 1970 : 83). » Dans le roman noir américain, quand le détective boit, l'alcool est la manifestation ostentatoire d'un dérèglement personnel. Dans la série des Maigret, il fait naturellement partie de la vie privée et professionnelle. Son omniprésence n'est aucunement forcée et correspond à l'état de la société de l'après-guerre.
- 13 Jean Amila, alias Jean Meckert pour ses titres parus dans la Série Noire, s'attache à parler des gens modestes et de leurs difficultés même s'ils se rebellent pour une cause indéfendable comme dans *Jusqu'à plus soif*. En Normandie, pays de la pomme, la tradition des bouilleurs de crus est sacrée. Il leur est autorisé de distiller dix litres de goutte par an, pas plus. Mais les habitants de Nomville qui boivent beaucoup plus qu'ils ne doivent distiller sont liés par une omerta sans faille et couvrent ceux qui produisent des centaines de litres : ils alimentent le trafic illicite de gnôle vers Paris. Alors, on n'aime pas les étrangers, surtout quand ils se mêlent de critiquer les traditions locales. C'est le cas Marie-Anne, la nouvelle institutrice. Elle confisque la petite bouteille qu'une élève a portée à sa bouche pendant la classe. Elle interroge :
 - Qu'est-ce que c'est que ça ?
 - Du café, dit-elle.
 - Marie-Anne déboucha la bouteille, renifla.
 - Mais, ça sent la goutte !
 - On en met un peu, avoua la petite.
 - Un peu ?... Tu veux dire que c'est de la goutte pure, avec un peu de café pour donner cette teinte indéfinie (Amila, 1981 : 62).
- 14 Les 27 petites filles ont dû verser sur le sol de la cour leur 27 petites bouteilles de « poison », selon l'institutrice. Le lendemain, l'école était assiégée par les parents d'élèves. Dans *Mythologies*, Roland Barthes poursuit : « Le vin - lire ici la goutte - est socialisé parce qu'il fonde non seulement une morale, mais aussi un décor ; il orne les cérémoniaux les plus menus de la vie quotidienne française, du casse-croute au festin » (Barthes, 1957 : 27).
- 15 Et Jean Amila souligne bien que les comportements illicites des habitants du village ne sont pas uniquement motivés par l'appât du gain. Ils revendiquent leur différence culturelle, une identité locale qu'ils opposent à l'esprit des fonctionnaires de Paris, juste capables d'édicter des réglementations inadaptées et d'envoyer les agents de la Répression des Fraudes. L'opposition France profonde contre centralisme parisien qui ne comprend pas le monde agricole revient comme un leitmotiv. L'étranger est rejeté s'il ne partage pas les valeurs construites autour de la production du calvados licite ou

pas : l'authenticité, l'artisanat, le local, la solidarité entre les membres de la communauté.

- 16 Franz Bartelt écrit des polars burlesques et flamboyants. Dans *Ah, les braves gens*, l'humour est désopilant et la construction sophistiquée : Julius Dump, romancier médiocre, écrit en même temps qu'il vit son enquête, jusqu'au moment où les événements qu'il crée finissent par prendre leur autonomie et le dépasser. A Puffigny, il cherche à reconstituer les derniers moments de la vie du complice de son père, un gangster, qui y aurait trouvé refuge. Puffigny est connu pour les nombreux mensonges que profèrent ses habitants et leur goût immodéré pour la bière. La bière est un personnage à part entière de ce roman policier. Elle a plusieurs fonctions : elle désinhibe, elle soigne, elle console, elle met de l'huile dans les rouages sociaux. Par contre, elle ne semble pas donner beaucoup de plaisir. Mais elle permet à tout nouvel arrivant de pénétrer la communauté puffignienne. Julius Dump s'est installé dans une maison qui jouxte le canal. L'éclusier le rejoint spontanément avec un casier de bouteilles qui trempaient dans l'eau :

« Refuser de boire un coup, ce serait de l'incivilité » (...) Au fond, il n'avait pas tort. Il faut s'obliger à faire honneur. Avec des soins qu'on réserve aux objets les plus précieux, il alignait sur la table des bouteilles de bière ruisselant de l'eau du canal. La consommation d'un produit brassicole établit naturellement un climat de confiance. Ce type avait l'air de bien connaître le pays et les gens qui le peuplaient (Bartelt, 2019 : 27).

- 17 Une fois rempli ce rituel d'intégration, Julius put commencer son enquête. A Puffigny, la bière se boit surtout au Café de la Gare. La pinte « servie bien tassée sans mayonnaise dessus », les chopes sont monstrueuses : la double-double, « si pesante qu'il faut la porter à deux mains », la « tartine de houblon », la triple spéciale « directement tirée de la vessie du moineillon ». Tous ces liquides biéreux ont une fonction unique : réguler les rapports interpersonnels. Et comme la goutte de *Jusqu'à plus soif*, la bière est une des composantes de l'identité culturelle de Puffigny.

Les descentes aux enfers

- 18 La maison en tant que communauté restreinte et fermée est un des thèmes récurrents de Georges J. Arnaud : dans *Bunker parano*, gare au nouvel arrivant qui en découvrira les secrets. Une municipalité imaginaire charge Alice, jeune femme au chômage, d'infiltrer un immeuble appelé le bunker parce que ces occupants résistent à une expropriation annoncée. Les habitants sont tous sur la défensive et ont à leur actif quelques cadavres dans leurs placards. Alice est donc promue enquêteuse sociale mais elle est vulnérable car elle boit : « certainement quinze cognacs, peut-être dix-huit depuis le matin » (27). L'alcool abrutit Alice mais la désinhibe aussi. Le cognac lui permet d'avoir le courage d'entrer en contact avec les autres et, parfois, d'en tirer des confidences. Pour amadouer ses voisins – une toute petite bourgeoisie – et comprendre leurs curieuses habitudes – ils se surprotégeaient, sortaient peu – elle invite tous ses voisins à prendre l'apéritif. Mais elle se trompe dans les codes.

Il y eut une certaine agitation due peut-être à ce mot champagne. Passe pour le porto, le whisky et le pastis mais le champagne, c'était trop, ça changeait tout. D'un seul coup, ils se méfiaient, doutaient de leur comportement, de leur tenue. Ils étaient venus à un petit apéritif bon enfant et voilà que ça tournait à la réception

luxueuse. Ils se retournaient pour la regarder, se posaient des questions. Elle souriait d'un air navré. (Arnaud, 1999 : 128)

- 19 L'offre de champagne a introduit un doute sur la personne d'Alice et sa capacité à s'intégrer au groupe. L'apéritif du bunker respecte des critères populaires d'identification auxquels répond la trilogie porto-whisky-pastis, tout comme la bière à Puffigny ou le calvados à Nomville. Alice qui essaie de moins boire va finir par comprendre comment les habitants du bunker se débarrassent des importuns. Comme elle en sait trop, ils décident de l'intégrer au groupe en la tenant par l'alcool, comme un dealer tient son drogué. Elle est doublement enfermée, par le cognac et dans le bunker.

- 20 *Delirium* est un roman d'angoisse et de suspense d'avant le néo-polar à la structure très classique, écrit à la première personne par Boileau-Narcejac. C'est un roman de la victime, victime qui va subir une double peine, celle d'être alcoolique et celle d'être la cible d'une machination. Contrairement à *Bunker parano*, l'univers dans lequel le personnage d'Alain, architecte clermontois, évolue est privilégié. L'alcool a un pouvoir de transformation des êtres. Il peut faire d'un jeune homme bien sous tous rapports un criminel qui va passer à l'acte. Le médecin auquel il confie qu'il boit beaucoup craint une crise de délirium. Alain va en faire l'expérience :

J'étais un homme à qui l'on vient d'apprendre qu'il est atteint d'une maladie mortelle. Son corps n'est plus à lui. Mon corps fabriquait des rats. Il allait peut-être en faire courir dans la chambre, en faire grimper aux rideaux. Malgré moi, je ramenaï mes genoux contre mon ventre. Je n'aurais jamais cru qu'on aurait pu s'inventer de vrais rats, avec tous les détails de leur pelage, de leurs pattes, de leurs griffes. J'étais bien malade... (Boileau-Narcejac, 1969 : 80)

- 21 Alain n'assume pas sa nouvelle condition de criminel qu'il tente d'oublier en buvant jusqu'à cette crise de delirium décrite avec beaucoup de réalisme sur plusieurs pages. Fragilisé, Alain tombera dans tous les pièges qui lui sont tendus. Sa descente aux enfers se poursuivra en prison, pour un crime qu'il n'a pas vraiment commis.

- 22 Dans *La mariée rouge*, Hervé Jaouen met en scène un jeune couple de routards violents et provocateurs et, en parallèle, le vrai monde, celui des « beaufs » du dessinateur Cabu, de la noce alcoolisée, des milices citoyennes. De part et d'autre, l'alcool est bien partagé. Avant la chasse aux voyous, les miliciens se désaltèrent :

- Et si on allait boire un godet ? propose le boucher qui n'a pas l'habitude de rester plus d'un quart d'heure sans faire un sort à un ballon de blanc sec, ou à un muscadet, ou à un Ricard, ou à une demi-réserve hôtel ou à un calva, ou à une pression, énumération respectant la chronologie de sa quotidienne cuite de riche. La campagne de Simone Veil, son slogan : « on peut être alcoolique sans avoir jamais été ivre » l'emmerde parce qu'il a l'impression d'être visé, lui, un commerçant honnête... (Jaouen, 1979 : 57)

- 23 Du côté des jeunes routards, l'alcool – mais aussi le cannabis, nouvel arrivant dans notre corpus en qualité de déclencheur d'ivresse – vont contribuer à la montée de la tension. Charismatiques, manipulateurs, ils sont arrivés en Bretagne pour « faire un gros coup », passer au crime gratuit, pour le plaisir. Ils se lient avec un trio de voyous qu'ils vont associer à l'enlèvement de tout jeunes mariés qu'ils violenteront sauvagement. *La mariée rouge*, par sa critique sociale, son explication de la montée d'une violence démesurée décrite avec crudité, son nihilisme forcené, son refus des possibles sociaux rejoint les rangs du néo-polar. Près de 40 ans plus tard, *Tirez sur le caviste* reprendra le thème des marginaux et des crimes gratuits comme outils ultimes de la

contestation de l'ordre établi, une marque de fabrique de la littérature policière post-soixantuitarde.

Le polar a le vin triste

- 24 Finalement, pourquoi des personnages du polar français boivent-ils ? L'alcool alimente deux forces, l'une centripète, l'autre centrifuge. La première est majoritaire avec une intention de réunir, d'intégration à un groupe culturel non structuré autour de l'intérêt pour le vin et le plaisir qu'il donne ; ou à une communauté protectrice qui met en place des rituels sociaux alcoolisés, de dimension variable : de la société française des années 1950 à des périmètres beaucoup plus limités comme des villages aux tendances sectaires. La pratique de l'alcool dans cette perspective d'intégration montre une addiction régulée. La seconde force, minoritaire, est centrifuge : l'alcool isole le personnage, l'exclut de la société et accélère sa déchéance personnelle, parfois accompagnée d'un passage à l'acte criminel.
- 25 Nous observons qu'il y a peu d'enquêteurs officiels ou privés dans ce corpus. Ce n'est pas tant le métier des personnages qui intéresse les romanciers que leur rapport personnel avec l'alcool, et s'il influe sur leur comportement - et la conduite de leur enquête s'ils sont policiers. Bien sûr, l'alcool peut leur procurer du plaisir. Comme il en procure à l'œnologue qui est le seul qui réalise vraiment une investigation centrée sur le vin, comme il en procure au marseillais Fabio Montale ou aux deux marginales de *Tirez sur le caviste*. L'alcool rituel d'appartenance au groupe est sinon un facteur de plaisir au moins une garantie de sécurité. Le roman noir et le roman d'angoisse et de suspense le portent comme un accélérateur de désintégration sociale représentant des personnages de victimes confrontées à des situations qui les dépassent. Ils renvoient à des thèmes beaucoup plus universels : la décadence des sociétés modernes, la disparition des repères de proximité, la perte des valeurs morales, et le glissement vers l'acte criminel. Décidément, quand ses personnages boivent à l'excès, le polar a le vin triste.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAU, Jean-Pierre et BALEN, Noël (2004). *Mission à Haut-Brion* : Fayard.
- AMILA, Jean (1962). *Jusqu'à plus soif*. Paris: Gallimard.
- ARNAUD, Georges J. (1998). *Bunker parano*. Paris : Zulma.
- BARTELT, Franz (2019). *Ah, les braves gens* Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1957). *Mythologies*. Paris : Seuil.
- BOILEAU-NARCEJAC (1969). *Delirium*. Paris : Denoël.
- IZZO, Jean-Claude (1995). *Total Khéops*. Paris : Gallimard.

JAOUEN, Hervé (1979). *La mariée rouge*. Paris : Place des éditeurs.

PELLETIER, Chantal (2007). *Tirez sur le caviste* Paris : Éditions La Branche.

SIMENON, Georges (1970). *Maigret et le marchand de vin*. Paris : Presses de la Cité.

NOTES

1. Pierre Michel PRANVILLE, *Le Néo-polar est-il un avatar littéraire de Mai 68 ?* Forum APEF 2018. Lisboa.

RÉSUMÉS

Pourquoi le polar a-t-il majoritairement fait le choix de l'alcool qui dérègle les sens plutôt que celui du vin qui les exalte ? En France, l'alcool est un rituel social, représenté comme tel dans une littérature dite réaliste comme le polar. Ce sont les « petits blancs » du commissaire Maigret à l'heure du café matinal dans de nombreux romans de Simenon. Il existe aussi une littérature régionaliste abondante où officient entre deux chais des détectives œnologues trop centrés sur leurs vignobles et son apologie. Mais, dans le roman noir, le vin est rarement célébré comme un plaisir et rares sont les enquêteurs épicuriens à l'image de Fabio Montale, le privé de Jean-Claude Izzo, qui sait marier plats et vins. Avec le Néo-polar, sous-genre littéraire né des idées de 1968 portant une critique sociale forte, l'alcool fait des ravages dans une société qui décroche. Les vins de pays laissent la place aux alcools forts, aux whiskies ordinaires, aux mauvais cognacs, et aux flots de bière. Pour les personnages d'Hervé Jaouen, de Boileau-Narcejac ou de Georges J. Arnaud, c'est la double peine : à la déchéance éthylique s'ajoutent l'effacement des repères sociaux, la perte des valeurs morales et, le plus souvent, le passage à l'acte criminel, bref c'est l'enfer. Décidément, quand ses personnages boivent, le polar a vraiment le vin triste.

Why did the *polar* mostly choose alcohol which disrupts the senses, rather than wine which brings them out? In France, alcohol is a social ritual, shown as such in a kind of literature said to be realistic, like the *polar*. There are the “small glasses of white wine” of Chief Detective Maigret at coffee-time early in the morning in many of Simenon's novels. There is an extensive regionalist literature where wine-expert inspectors officiate between two wine-houses, overly focusing on their vineyards and their praises. In the *roman noir*, wine is rarely celebrated as a pleasure, and rare are the epicurean investigators, in the image of Fabio Montale, Jean-Claude Izzo's private eye, who is able to harmonize dishes and wines. With the new *polar*, a literary sub-genre born from the ideas of 1968, carrying a strong social criticism, alcohol causes havoc in a society which is dropping out. Small country wines give way to strong alcohols, to cheap whiskies and bad brandies, to streams of beer. For the characters created by Hervé Jaouen, Boileau-Narcejac or Georges J. Arnaud, it is a double punishment: alcoholic decay, and the blurring of social bearings, the loss of moral values and the committing of a crime. Obviously, the *polar* does get maudlin when its characters drink.

INDEX

Keywords : wine, crime novel, delight, ritual, decay

Mots-clés : vin, polar, plaisir, rituel, déchéance

AUTEUR

PIERRE-MICHEL PRANVILLE

CREPAL Sorbonne Nouvelle Paris 3

piermichelpranville[at]free.fr